

CCT DE L'INDUSTRIE GRAPHIQUE

Viscom veut baisser les salaires!

Hans-Peter Graf ne cache pas que le catalogue de revendications de Viscom ne vaut rien à ses yeux (voir p. II). Quant au respect absolu de la paix du travail que l'association patronale brandit comme « condition nécessaire à la conclusion d'un nouveau CCT », il vise à faciliter le travail de démolition des employeurs. En effet, le patronat vise à biffer ou vider de leur substance des droits essentiels du CCT.

Suppression des salaires minimaux

Les salaires sont particulièrement attaqués. Viscom veut en effet suppri-

mer les salaires minima du CCT. Pour les patrons, ceux-ci limiteraient excessivement la marge de manœuvre entrepreneuriale... alors même que ces minima restent largement inférieurs à 4000 francs par mois.

Réduction des suppléments salariaux

Viscom entend réduire les suppléments de nuit, du dimanche ou des jours fériés ce qui va pénaliser le personnel des imprimeries de presse par rapport à celui des imprimeries de labeur. Viscom prétend que les suppléments ne tiendraient pas

compte de l'évolution des conditions techniques, des règles du marché et du contexte économique. Ces lamentations portent sur les coûts de production élevés et sur la pression due à la concurrence internationale alors que les bénéfices ont explosé et que les exportations sont en plein essor.

Selon le bon vouloir de l'employeur

Les patrons veulent conserver le système des négociations salariales internes. Les adaptations salariales

(suite en page II)



CCL INDUSTRIA GRAFICA

Viscom vuole abbassare i salari!

Hans-Peter Graf non nasconde che l'elenco delle richieste di Viscom non vale proprio niente ai suoi occhi (vedi pag. II). E l'obbligo assoluto di rispettare la pace del lavoro, che l'associazione padronale brandisce come « condizione necessaria alla conclusione di un nuovo CCL » serve solo ad agevolare la demolizione dei capitali della protezione dei lavoratori. In effetti, il padronato mira a cancellare o a svuotare di sostanza alcuni dei diritti fondamentali ancorati nell'attuale CCL.

Soppressione dei salari minimi

Bersaglio privilegiato di questi attacchi sono gli stipendi: Viscom vuole infatti sopprimere i salari minimi contemplati nel CCL, adducendo che, per i datori di lavoro, limiterebbero eccessivamente il margine di manovra imprenditoriale. A ben vedere, gli stipendi minimi sono di molto inferiori ai 4000 franchi mensili.

Riduzione dei supplementi salariali

Viscom intende ridurre gli indennizzi per il lavoro svolto di notte, di dome-

nica e nei giorni festivi: ciò andrebbe a scapito del personale delle tipografie di giornali e affini, piuttosto che delle tipografie commerciali. Viscom sostiene che i supplementi non tengono conto dell'evoluzione delle condizioni tecniche, delle regole di mercato e del contesto economico e giustifica le sue lamentele adducendo costi di produzione elevati e la pressione della concorrenza internazionale: invece, i loro utili sono alle stelle e le esportazioni in piena crescita.

(continua a pag. II)



UN CCT SANS SUBSTANCE?!

Viscom se dit favorable à un «partenariat social moderne». La liste de ses exigences montre ce qu'il faut entendre par là. Le contenu du Contrat collectif de travail (CCT) se limiterait au minimum, les syndicats seraient privés de leurs droits et ne s'engageraient plus qu'à faire respecter la paix du travail, chaque employeur obtenant un maximum de marges de manœuvre.

Les patrons n'avaient jamais montré leur soif de pouvoir de façon aussi brutale et effrontée. Et ce n'est pas tout: ils veulent aussi se soustraire définitivement à leurs responsabilités sociales en supprimant les salaires minimaux alors que ceux-ci constituent l'un des moyens les plus efficaces pour combattre le dumping salarial et garantir une protection sociale absolument nécessaire.

Lors du récent congrès des éditeurs, leur président, M. Lebrument, PDG du *Südoschweiz*, a vanté comme un succès de son travail la disparition de la CCT des journalistes alémaniques et tessinois. Viscom s'inspire visiblement des manières dangereusement autoritaires de l'éditeur grisonnais. Ses exigences provocatrices n'ont pas d'autre explication.

A moins d'avoir perdu toute notion du partenariat social, les dirigeants de Viscom devraient savoir que personne ne voudra d'un CCT servant exclusivement au maintien de la paix absolue du travail – pas plus les syndicats que les salarié·e·s!



Hans-Peter Graf,
secrétaire central du
secteur industrie
graphique et
emballage

Hans-Peter Graf,
segretario centrale di
comedia, settore
industria grafica e
imballaggio

(photo / foto Nadja
Schweizer)

(suite de la page I)

annuelles au niveau des entreprises ont fait leurs preuves, ose écrire Viscom. En réalité, depuis la disparition des négociations centrales, les salaires stagnent voire diminuent en valeur réelle. Voilà pourquoi les entreprises y sont attachées.

Flexibilisation de la durée du travail

Viscom mène aussi une attaque frontale contre toute réglementation des horaires de travail. Le patronat exige un nouveau modèle d'annualisation du temps de travail basé sur les besoins des entreprises! Le but visé par cette déréglementation ne fait aucun doute: le personnel devrait se tenir à disposition 24h sur 24.

Elagage du «superflu»

Viscom cherche aussi à supprimer d'autres acquis importants, tels que la réglementation de la formation professionnelle en dehors du CCT; en cas de maladie, le paiement de 90 % au lieu de 100 % du salaire net; la suppression de l'indemnité de repas, du fonds d'épargne, de la prolongation du délai de congé en cas de licenciement dû à des problèmes économiques et structurels, ainsi que de l'indemnité de départ prévue en pareil cas.

Beat Jost

UN CCL SENZA SOSTANZA?!

Viscom caldeggia un «partenariato sociale moderno». E basta scorrere l'elenco delle rivendicazioni per capire cosa intende: il contenuto del contratto collettivo di lavoro (CCL) si limiterebbe al minimo, i sindacati sarebbero privati dei loro diritti e vedrebbero la loro azione circoscritta a far rispettare la pace del lavoro, con datori di lavoro indisturbati con pieno margine di manovra.

I padroni non avevano mai mostrato tutta la loro sete di potere in modo così brutale. E non è tutto: vogliono anche sottrarsi definitivamente alle loro responsabilità sociali sopprimendo i salari minimi, mentre proprio questi ultimi rappresentano uno dei mezzi più efficaci per combattere il dumping salariale e garantire una protezione sociale assolutamente necessaria.

In occasione del recente congresso degli editori, il loro presidente, il signor Lebrument della *Südoschweiz*, ha vantato – come successo del suo lavoro – la sparizione del CCL per i giornalisti svizzero-tedeschi e ticinesi. Viscom sembra trarre ispirazione dalle maniere pericolosamente autoritarie dell'editore grigionese: altrimenti, la lista di inaudite pretese avanzate dall'associazione padronale non si spiegherebbe.

A meno che abbiano dimenticato del tutto il senso del termine partenariato sociale, i dirigenti di Viscom dovrebbero infatti sapere che nessuno accetterà un CCL che serve unicamente al mantenimento della pace assoluta del lavoro: né i sindacati né i lavoratori dipendenti!

(continua da pag. I)

In balia del datore di lavoro

I padroni vogliono conservare il sistema dei negoziati salariali in azienda. Gli adattamenti salariali annui nelle ditte hanno funzionato, osa scrivere Viscom. Nei fatti, invece, dalla sparizione di negoziati tra i partner sociali, i salari stagnano e diminuiscono: ecco perché le aziende non vogliono cambiare!

Flessibilizzazione della durata del lavoro

Viscom ha inoltre sferrato un attacco frontale contro qualsiasi tipo di regolamentazione degli orari di lavoro. Il padronato

esige un nuovo modello di annualizzazione del tempo di lavoro basato sulle necessità delle aziende! Lo scopo perseguito da questa deregolamentazione è evidente: il personale dovrebbe tenersi a disposizione 24 ore su 24.

Spoliazione del «superfluo»

Viscom mira a sopprimere anche altri importanti capisaldi della tutela dei lavoratori. Vuole ad esempio pagare, in caso di malattia, solo il 90 % del salario netto, anziché il 100 %, sopprimere l'indennità pasti, il fondo di risparmio, e le misure previste in caso di licenziamenti per motivi economici e strutturali.

Beat Jost



Délégation - delegazione: La délégation syndicale aux négociations est formée de dix représentant·e·s de comedia et de deux de Syna: Niklaus Dähler, responsable des négociations; Pierre Djongandeke; Frédéric Gendre; Marcel Keller; Doris Thomas; Hans-Peter Graf; Pedro Sancho; Maya Griesser; Gabriele Castori; Bernard Remion; Tibor Menyhart, Syna; Heinz Wiggenhauser, Syna.

Calendrier - calendario: Les négociations auront lieu les 14 octobre, 28 octobre, 11 novembre, 19 novembre, 25 novembre et 2 décembre.

Canaux d'information - canali per l'informazione: Plusieurs moyens de s'informer sur l'état des négociations sont disponibles:

- **SMS.** Les personnes envoyant un SMS avec la mention «comedia cct» au N° 9889 recevront les infos clés sur leur portable.
- **Internet.** Le site www.comedia.ch publiera les documents essentiels et des comptes rendus des négociations.
- **Newsletter.** Pour recevoir la lettre d'information, il suffit d'envoyer un courriel à: giv@comedia.ch

La saison des négociations est ouverte !

Le processus d'une Convention collective de travail (CCT) ne s'arrête pas à sa signature : il définit plutôt le cadre minimal dans lequel et à partir duquel vont se dérouler des négociations. Chez Payot, c'est ce développement qui s'amorce cet automne. Quant à la CCT romande des libraires, les salaires seront discutés dès octobre, sur fond d'inflation et de catastrophisme économique.

C'est par le biais d'une pétition que les employées de Payot ont été consultées sur le contenu des revendications salariales. Une belle réussite puisque ce ne sont pas moins de 160 signatures – et il en arrive encore ! – qui ont été recueillies. La participation et le relais dans les succursales ont été excellents. Ils sont une manifestation claire du souhait des employées. La revendication porte sur une déclaration de principe de négociation des salaires effectifs chaque année et une augmentation des minima, en lien avec l'inflation importante de 2008, de 180 fr. La commission du personnel,

Unia et comedia revendiquent également une revalorisation des minima de 180 fr par mois, au prorata du taux d'activité. Cette augmentation vise à compenser la faiblesse des salaires des libraires. L'objectif est aussi de rapprocher les salaires des libraires de Suisse romande de leurs collègues alémaniques.

Diversification = flou

Au moment où Payot, qui jusqu'à maintenant pratiquait uniquement son métier de libraire, se diversifie et s'allie à la chaîne française « nature & découvertes », les accords de la CCT garantissent la qualification et la spécification des libraires employés par l'enseigne. En effet, la diversification de l'entreprise a tendance à réduire la protection des employées, rendant flous leurs cahiers des charges et leurs statuts. La commission du personnel, Unia et comedia ne manqueront pas d'observer de près les développements du projet.

Négociation aussi avec l'Asdel

Le principe de la négociation annuelle est inscrit dans la CCT des libraires de Suisse romande, qui s'applique dans les librairies membres de l'Asdel. Là aussi une commission de négociation s'attèle cet automne à une partie difficile, car si la conjoncture n'est pas favorable aux hausses de salaire, l'inflation les rend légitimes. Cependant il paraît nécessaire de valoriser également par le biais salarial l'engagement et le professionnalisme des libraires. Très qualifié, le travail de libraire devient de plus en plus astreignant notamment quant à l'amplitude des horaires d'ouverture des magasins. Un élément à prendre en compte dans la rémunération, tout comme l'important effort de documentation qui émerge des heures de travail effectif. Et ce n'est pas en pleine rentrée littéraire que ces arguments seront contredits !

Valérie Solano

FRAIS DE DÉDOUANEMENT

Pour une fois l'augmentation des frais de douane pourrait avoir un effet bénéfique pour le prix des livres en librairies. Bien indirectement. Dès le 1^{er} octobre, les frais de dédouanement ne seront plus prélevés par l'administration des douanes, mais par La Poste. Ce qui engendre, selon elle, une augmentation de 30 millions... répercutée sur les clients ! Pour les consommateurs qui commandent sur internet, cela aura un effet immédiat sur les achats de livres venant de l'étranger : la taxe d'importation passera de 10 à 18 fr. (en dessous de 500 fr.), frais auxquels bien sûr s'ajoute la TVA de 2.4%. Mais cette TVA sera appliquée sur la valeur de l'achat effectué, plus les frais de dédouanement. Cela devrait faire sensiblement baisser l'intérêt des commandes sur les sites internet étrangers ! Sauf que les taxes TVA ne seront pas prélevées si leur coût est en dessous de 5 fr., soit lorsque le total est en dessous de 208 fr.30 de livres. Amazon et consorts ont encore de beaux jours devant eux, car ce sont bien les librairies qui font des commandes groupées qui risquent de se trouver exactement dans cette tranche ! (VS)

martine balaie l'héritage de mai 68



Martine – ici détournée – est un exemple typique de la reproduction des stéréotypes de genre. Aujourd'hui plus subtiles et moins visibles, les différences dans la manière de représenter les personnages des deux sexes sont néanmoins tout autant dommageables.

FORMATIONS POUR LES LIBRAIRES

Pour les libraires, spécialisé·e·s ou non dans le domaine de la jeunesse, le cours que donnera le 19 janvier 2009 la psychologue Anne Dafflon Novelle, coiniciatrice du projet lab-elle, sera passionnant. Cette chercheuse s'est penchée sur la littérature enfantine démontrant comme elle est encore aujourd'hui largement empreinte de stéréotypes de genre, tant au niveau du texte que des illustrations. Le cours donnera à l'aide de multiples exemples, les résultats issus de recherches effectuées avec une perspective de genre dans les livres pour enfants.

Reconduit cette année, le cours « internet pour les librairies » est proposé à deux dates différentes, soit le 31 octobre 2008, soit le 25 janvier 2009. Très suivi en 2007, ce cours qui développe un large éventail de méthodes et de sources de recherches, fait une bonne place aux exercices et exemples. Il sera donné par Iris Buunk, bibliothécaire-documentaliste spécialisée dans la veille documentaire et la recherche. Plus d'informations sur le site internet de comedia ou auprès de Valérie Solano secrétaire régionale livre et diffusion de médias.

Le coup de pied de l'âne!

Les salarié·e·s frappé·e·s par les mesures de restructuration annoncées fin août (*M-magazine* N° 8) ont reçu un coup de pied de l'âne par la publication des résultats financiers d'Edipresse pour le 1^{er} semestre 2008. En effet, la situation économique du groupe est très bonne, les investissements sont allés bon train dans les six premiers mois de l'année et cela continuera comme cela, de l'aveu même de la direction générale.



La rentabilité d'Edipresse est très bonne. De quoi alimenter l'opposition aux mesures de restructuration très dures. Un sit-in a eu lieu le 1^{er} septembre (photo), suivi de l'ouverture d'une table de négociation et d'une rencontre.

Les revenus ont apparemment diminué de 385,3 mios (10,1 %), mais cela n'est dû qu'à un changement de périmètre (vente de la participation portugaise et regroupement des activités en Espagne avec le groupe RBA). A périmètre constant, il y aurait en fait une légère augmentation de 0,6 % du chiffre d'affaires.

Investissements continuels

Le résultat opérationnel avant amortissements (le vrai chiffre à considérer pour le bénéfice) progresse également pour arriver à 55,6 mios. Or, pendant ce même laps de temps, les investissements n'ont pas cessé. Ainsi, 8,5 mios ont été consacrés au lancement de nouveaux titres. En parallèle, Edipresse a racheté deux éditeurs en Asie et a lancé le 1^{er} avril, en partenariat avec la SNP (groupe Hersant), le premier quotidien suisse anglophone en ligne. Pendant ce premier semestre, le groupe a dépensé un peu plus de 48 mios en acquisitions notamment, en Suisse, pour contrôler à 100 % le site JobUp, société leader en Suisse romande pour les annonces d'emplois en ligne, passer sa participation de 16,5 % à 45 % dans le site Homegate, leader suisse

des annonces immobilières en ligne, qu'il partage avec le groupe Tamedia, et pour augmenter de 20 à 30 % sa présence dans le capital de Point Prod (productions pour la télévision).

Mesures injustifiées économiquement

A la lumière de ces informations, on peut affirmer que les mesures de restructuration annoncées le 27 août ne sont pas fondées économiquement. De plus, le refus d'Edipresse de publier séparément ses chiffres pour la Suisse et pour l'étranger masque aux salariées la réalité: c'est la richesse sociale produite ici qui finance les investissements continuels à l'extérieur dont la rentabilité n'est jamais démontrée.

De même, quand la direction affirme que la marge est en recul en Suisse à cause de «la mauvaise conjoncture publicitaire et de l'impact des journaux gratuits...», elle prend les gens pour des benêts: JobUp et Homegate, à la situation florissante, sont précisément des sites d'annonces et constituent donc des recettes publicitaires appréciables pour le groupe, tout en représentant une baisse de revenus pour les titres. Quant aux gratuits, répé-

tons encore une fois que *Le Matin Bleu* n'est toujours pas rentable, mais qu'il est un concurrent interne aux autres médias du groupe tout comme les sites d'annonces...

En définitive, le seul motif des «économies de 20 mios par an» est la volonté de la direction d'atteindre, en Suisse, une rentabilité de 15 % (rapport entre les revenus diminués des charges et le résultat) telle qu'annoncée au cercle de Jongny (rencontre annuelle des cadres supérieurs d'Edipresse) le 6 mai dernier, soit avant le recul passager des recettes publicitaires en juin pendant l'Euro 08. La rentabilité au 1^{er} trimestre 2008 a été de 10,8 % ce qui est une très bonne marge en comparaison d'autres entreprises de presse.

Deux tables de négociation

Depuis le 4 septembre, une table de négociation s'est ouverte entre la direction et la coordination des rédactions assistée par Impressum. Une rencontre a eu lieu le 17 septembre entre la direction et les commissions du personnel et de la technique assistées de comedia. Une demande est en cours pour ouvrir ainsi une seconde table de négociation. Des mesures ont été prises pour assurer un lien constant entre les uns et les autres, rédactions et technique, comedia et Impressum, puisque nous n'avons pas réussi à imposer une négociation unique. Le mouvement unitaire est fragile, mais il est la condition pour faire face non seulement aux mesures d'économies actuelles, mais aussi à celles qui vont arriver ultérieurement comme la direction l'a annoncé à plusieurs reprises. Dans tous les cas, l'élément décisif sera la mobilisation du personnel et de ses organisations.

Bruno Clément

Nouvel affront

A la polémique sur l'interprétation du code de déontologie des journalistes s'ajoute une nouvelle attaque de Hanspeter Lebrument, président de Presse Suisse, l'association faîtière des éditeurs. Il entend mettre les journalistes au pas, en sapant les fondements même du Conseil suisse de la presse.

La tactique de Hanspeter Lebrument, président des éditeurs, est devenue prévisible depuis quelques années, car elle suit toujours le même modèle. Le congrès des éditeurs de septembre n'a pas fait exception à la règle: Lebrument y a réservé, comme toujours, une petite bombe aux médias. D'où une épaisse fumée qui se dissipe assez rapidement. En arrière-plan, il encourage ensuite ses troupes à progresser pendant les mois suivants dans la direction où il a lancé sa bombe.

C'est ainsi qu'en septembre 2005, Lebrument a diffamé le Conseil suisse de la presse (CSP) et son président d'alors, Peter Studer, en les qualifiant de bavards insignifiants. A la suite de quoi d'autres éditeurs aux manières moins rudes se sont progressivement frayé un chemin jusqu'au conseil de fondation du CSP alors que le président des éditeurs se

faisait plus discret, déléguant à son équipe le travail de détail et de persuasion. Mais si d'aventure quelqu'un mettait en garde contre les vrais desseins des éditeurs, il se faisait traiter aussitôt de pessimiste et de rétrograde.

Un tigre de papier

Le résultat des négociations sur les conditions d'adhésion des éditeurs ne s'est pas fait attendre. La valeur et l'importance du travail du CSP ont certes été reconnues, la «déclaration des devoirs et des droits» a été signée et l'on peut lire dans la déclaration commune, à propos du droit à une Convention collective de travail (CCT), que les éditeurs reconnaissent le droit à la négociation d'une telle réglementation. Compte tenu aussi des discussions entamées en septembre 2007 avec le département «partenariat social» de Presse Suisse, on avait l'impression qu'après trois ans de refus total de dialogue social, un changement d'attitude s'amorçait enfin. Las, c'était seulement sur le papier, comme une majorité de la conférence du secteur presse de comedia le soupçonnait en mai dernier!

Violation de la bonne foi

Aujourd'hui, la direction de Presse Suisse ne veut plus entendre parler du droit à la négociation d'une convention collective qu'il lui avait fallu expressément reconnaître pour adhérer à la fondation du CSP. Elle a fait savoir que pour elle il ne s'agissait pas d'une CCT de branche, mais d'autres formes de réglementations, comme des accords internes. Or, aucuns des éditeurs contactés entre-temps ne veut entendre parler d'une convention maison.

Depuis lors, Peter Studer s'est exprimé sur cette curieuse interpré-



Stephanie Vonarburg (photo Nadia Schweizer)

tation. Pour lui, la notion de «droit à la négociation de conventions collectives» est tout à fait explicite, le droit n'ayant de sens que si l'autre partie reconnaît ses obligations. Ainsi, Peter Studer qualifie de «grave violation du principe de la bonne foi» l'attitude de Lebrument et ses acolytes. De son côté, comedia a saisi le conseil de fondation du CSP dont la prise de position se fait attendre.

Déclarations tonitrueuses

A peine admis au conseil de fondation grâce à leurs déclarations solennelles, les éditeurs s'empressent ainsi de saper à nouveau les conditions-cadres du travail des journalistes. De plus, leur association a fait l'objet d'une discrète réorganisation qui aurait pu passer inaperçue: dissolution du département «partenariat social» – comment ne pas y voir un sens symbolique! – et transformation du département «éthique», en un département «publication».

En parallèle, Lebrument a fait une fois de plus des déclarations tonitrueuses. Il a attaqué l'indépendance des journalistes, les présentant comme incapables de travailler en équipe et exigeant d'eux qu'ils pensent aux intérêts économiques de leur éditeur; il préconise de nouvelles lignes directrices, de nouveaux statuts pour les rédactions et des modifications du code déontologique. Le conseil de fondation sait aujourd'hui à quoi s'attendre.

Stephanie Vonarburg,
secrétaire centrale du secteur presse

RÉSULTATS D'EDIPRESSE : CONFIRMATION...

M. Pierre Lamunière, PDG d'Edipresse, dans un débat avec le PDG de Tamedia, paru dans *Bilan* (24.09.08), a confirmé l'analyse des comptes d'Edipresse que fait comedia depuis plusieurs mois, si ce n'est plusieurs années (voir ci-contre). En parlant du «développement à l'étranger» du groupe, il confirme que, sans celui-ci, «[notre] rentabilité progresserait immédiatement». Ce n'est pas pour rien qu'Edipresse a décidé de ne plus publier séparément les chiffres d'Edipresse suisse. Il serait alors encore plus évident que les suppressions d'emplois en Suisse sont un vrai scandale. (BRn)

Baur, poète orienté



(photo carine Roth - Arkive.ch)

«L'écriture est une image», annotait Michel Butor à sa préface des Calligrammes d'Apollinaire. On a oublié de citer la phrase à Ruedi Baur. On reste donc persuadée qu'elle lui aurait plu, lui qui ressemble par certains aspects au poète d'Alcools qui écrivait en retour: «Et moi aussi je suis peintre.» Voici les cartes mélangées comme sont mélangés le lait et le café du cappuccino qu'il vient de commander et boit prestement. Une conférence l'attend. Comme pour mieux nous perdre il dit pour commencer: «Le visuel est apparu lorsque l'image a disparu», avant d'ajouter en souriant: «J'entends par image, une image au sens iconique. Le visuel débute là où se trouve plus

d'une image, et qu'il y a une relation entre les images». Les dés sont lancés. Ruedi Baur est graphiste et signaléticien, «mais graphiste avant tout.»

Devenir silencieux

Le langage visuel le passionne, il en a fait une carrière, navigue entre ses cabinets de Paris, de Berlin, de Zurich. L'un des premiers mots qu'il offre au détour d'une phrase a un air d'insolite: poésie. Qu'il soit fils d'architecte n'est sûrement pas un hasard à son amour des villes. «Ma mère, quant à elle, était mère au foyer. Elle m'a appris à prendre la vie comme un jeu.» Né à Paris, il passe son baccalauréat en 1975 à Chambéry avant d'entamer une formation en design graphique à l'Ecole des arts appliqués de Zurich. Il obtient son diplôme de graphiste en 1979 et crée aussitôt son propre atelier. Les lectures de jeunesse qu'il dévore le guident vers la littérature d'Amérique latine. Elle l'influence pour toujours et lorsqu'il évoque le «Terra nostra» de Carlos Fuentes, il ne dit rien de plus. Cela en dit long. «Ça n'est certainement pas un hasard si Sao Paulo est la première mégapole à décider d'interdire les panneaux publicitaires. Ce continent ose là où nous n'osons plus. Je suis très curieux d'aller la visiter maintenant. On peut être plus silencieux en visuel s'il y a moins d'images.» Silencieux? «En matière de signalisation, plus on sera respectueux d'un environnement, plus on sera silencieux, plus on sera lisible...»

Orienter désorienté

Il avale son croissant et son cappuccino, le temps coule sur la petite table du bistrot plus vite qu'une goutte d'eau, il en a l'habitude et prend chaque minute comme s'il en restait cent. Cet univers qu'est le sien – la signalétique – reste méconnu. «On n'apprend pas assez à regarder les détails autour de soi. Ils com-

posent pourtant notre quotidien.» Le Centre Pompidou, le Mamco, l'aéroport de Cologne, l'ensemble du réseau de tramways de Reims dont il revêt les rames de couleurs à la façon Rothko; un projet de funiculaire au-dessus des quartiers populaires de Caracas, où il propose d'écrire le nom des gamins sous les cabines de telle sorte que les gosses voient leurs noms circuler dans le ciel... autant de détails qui font sa signature. Pour la signalétique de la médiathèque de Strasbourg, il fait ressortir chaque mot utile d'une phrase littéraire écrite en entier: «Le doux parfum d'un cabinet de TOILETTE n'est pas un piège aussi faible qu'on pense – Jean-Jacques Rousseau.» Des projets axés sur trois pôles: orientation, identification, mise en scène. «Il ne s'agit pas seulement d'orientation, mais d'une chorégraphie du territoire. La question n'est pas: qu'est-ce qui nous oriente, mais qu'est-ce qui nous désoriente? Dans un souk par exemple, on se repère facilement, nos sens s'y retrouvent. Dans une barre de banlieue, c'est plus dur. Et tout le monde ne se repère pas avec les mêmes codes. Dans le métro parisien, certains naviguent aux couleurs des lignes, d'autres aux numéros... Le besoin accru de signalisation est lié à la complexification et l'accélération de nos sociétés et des modes de vie qui en découlent mais aussi au fait que l'on accepte très difficilement de se perdre. On estime aujourd'hui inacceptable de n'être pas assez parfait au point de devoir demander son chemin...» La responsabilité n'est-elle pas justement à imputer à la déferlante graphiste des trente dernières années? A cette course aux flèches, pictogrammes, panneaux? D'une voix paisible il répond: «La signalétique ne doit pas soulever un besoin, mais répondre à un désir. Le design, trop souvent, a été un facteur de globalisation. Je reproche aux graphistes de coller à la demande qui leur est faite

L'Etat prêt à soutenir les banques, mais pas l'AVS flexible !

(Photo David Adair/lex-press)



Les spéculateurs en Bourse et les banques détruisent des milliards et des milliards, dans leur cupidité sans limites. Aujourd'hui l'Etat, longtemps tourné en dérision, et ses contribuables doivent préserver le capitalisme en

faillite de l'effondrement final. Et que fait le Parti radical, le parti des banques et de la finance, qui connaît son propre Waterloo idéologique avec son slogan « moins d'Etat » ? Il se moque des partisans d'un âge de l'AVS flexible pour tout le monde dès 62 ans !

Pascal Couchepin, le ministre aux idées antisociales, ne porte pas l'AVS dans son cœur et la dénigre depuis son arrivée au Département de l'intérieur. Il n'a toujours pas avalé qu'en mai 2004, la gauche ait fait échouer sa 11^e révision antisociale de l'AVS. Avec 68 % de non !

Ce qui dérange les banques, les assurances et leurs lobbyistes dans la Berne fédérale, c'est que l'AVS soit la meilleure prévoyance vieillesse, la moins chère et la plus sûre ; un modèle de justice sociale, dont la Suisse est en droit d'être fière. L'AVS permet en effet, parmi les aînés, un certain rééquilibrage entre les hauts revenus et les revenus moyens voire modestes.

Et surtout, notre AVS, dont la majorité bourgeoise nous annonce la mort depuis 60 ans, résiste comme un roc dans la tourmente actuelle. En 2007, l'AVS a dégagé 1,5 milliard de francs de bénéfices et, au premier semestre 2008, son excédent avoisine un demi-milliard. Notoirement connu pour ses faux calculs, Couchepin avait prévu des déficits se chiffrant en milliards.

Or, la moitié de cet argent aurait suffi à financer largement la retraite à 62 ans des personnes réalisant des revenus plutôt faibles. En votant OUI le 30 novembre, nous pouvons empêcher Couchepin & C^{ie} de continuer à se moquer de nous – et la Suisse redeviendra un peu plus sociale.

Le 30 novembre, tous aux urnes pour davantage de justice sociale !

Beat Jost

plutôt que de se confronter à la problématique qu'elle pose. C'est une vraie critique de la modernité qui veut tout faire avaler par concepts. Le XX^e siècle a passé son temps à vouloir concevoir la meilleure chaise du monde et à vouloir y faire asseoir la planète entière. Cette approche universaliste a peu de liens avec la réalité.»

Marquer au fer rouge

Pour sa conférence, il a adopté un titre un brin moqueur : « Dont' brand my city please ! » Brand, en anglais : marquer au fer rouge. « Je conteste l'approche qui consiste à désigner un lieu selon un produit phare. Genève et son jet d'eau par exemple, ou Londres et son Big Ben. Une ville n'existe que par ses contrastes. Son talent, c'est de mettre en commun ses différences sans quoi elle n'existe

pas. Il nous faut des espaces multiples et non uniques. C'est le bon usage de la langue visuelle : elle doit signifier un territoire, non le cloisonner. » On l'interroge sur l'autre mot de sa carte de visite : graphiste, qu'il est un peu moins désormais. « Ce que j'ai dénoncé précédemment peut expliquer en partie pourquoi je travaille essentiellement dans la problématique urbaine : dans le monde de l'affiche, le temps est contraint. A ma sortie d'école, on mettait un mois à concevoir une affiche. Aujourd'hui une nuit de travail et l'on n'en parle plus. Le temps de l'idée, du re-questionnement, de la relecture... a disparu. Or, il existe encore sur des projets urbains et il m'est indispensable. » La conférence attend. Quelques pas pour rejoindre la salle, la discussion babille autour de la Une d'un magazine vantant le

luxe. Ruedi Baur dit : « Ce n'est pas le luxe qui choque, c'est l'inutile. De cela, chacun a besoin. L'image en fait partie. Je crois en l'homme avant tout, en son imaginaire, en la possible amélioration de la société, et ai simplement l'impertinence de croire que je peux y participer. » Sa phrase entière au goût d'insolite disait ceci : « Il nous faut plus de poésie. »

Karelle Ménine

Samedi 4 octobre, Ruedi Baur donnait une conférence au Musée historique de Lausanne, à l'invitation de comedia.

A découvrir : « Désorientation, orientation, petit essai visuel ». Editions Lars Müller.

Le site de Ruedi Baur : www.integral.ruedi-baur.com

CACTUS

UN TOUT PETIT MONDE

Avec l'inauguration de son métro M2, Lausanne a attiré tous les regards. Ce que l'on a moins vu, ce sont les liens très forts avec d'autres sujets d'actualité. La grande gare du M2 est au Flon. La société responsable de la gestion de ce quartier est LO Holding dont l'administrateur est Paul Rambert. Pour «rassurer» les riches bobos consommateurs, cette société a installé des caméras en grand nombre et fait patrouiller des agents Securitas. Cela tombe bien puisque M. Rambert est justement membre du conseil d'administration de... Securitas. Le même week-end, l'équipe de suisse de tennis gagnait son match de qualification pour le groupe A de Coupe Davis. L'occasion d'officialiser son nouveau sponsor: Securitas! Ce partenariat s'étendant par ailleurs aux domaines de la sécurité et de la surveillance. (YS)

PUCE À L'OREILLE

La nouvelle était un peu passée inaperçue. Au regard de l'actualité de l'infiltration de groupes altermondialistes, la nouvelle a pourtant de quoi inquiéter. En février 2007, le groupe Securitas Suisse entrait à hauteur de 50 % au capital de Polyright SA, filiale du Groupe Kudelski spécialisée dans le développement et la commercialisation de systèmes multifonctions par carte à puce utilisés notamment dans l'éducation et la santé. On imagine que les données emmagasinées dans ces puces resteront bien sûr confidentielles... En outre, la présence d'André Kudelski au conseil d'administration d'Edipresse est sans doute complètement étrangère au fait que le journal *24 heures* ait fait l'édito le plus dur contre les groupes infiltrés par Securitas. Et que dire de la présence de Kudelski au conseil d'administration de... Nestlé! (YS).

PRESSE MATINALE IDENTITAIRE

Doit-on être inquiet ou simplement rire de cette réflexion d'Ariane Dayer, nouvelle rédactrice en chef: «Les Romands ont *Le Matin* dans leur ADN.» Le bleu, l'orange ou le dimanche? Cela nous porte-t-il à lire plus vite, plus superficiellement, plus people, plus sexy, plus branché? J'exige de connaître toutes les tares que cela engendre. (BRn)

ALSTOM ET LES JOURNALISTES

Alstom (notamment constructeurs des métros comme le M2 à Lausanne) récompense les «journalistes auteurs de travaux exceptionnels sur les thèmes de l'énergie et de transport». (voir pub ci-contre). Mais il y a des limites. Elle ne récompensera pas ceux qui se pencheront de trop près sur la question de la corruption pour l'obtention de chantiers. Alstom est en effet soupçonné d'avoir obtenu d'importants chantiers au Brésil et en Asie entre 1995 et 2003 après avoir versé des pots-de-vin pour près de 200 millions de dollars (*Wall Street Journal*, 6 mai 2008). L'enquête passe par la Suisse qui a détecté des mouvements de fonds vers des sociétés écran en 2004 (*Le Matin*, 22.8.2008). Deux anciens cadres ont avoué de tels versements «sans savoir que c'était illégal». «Hypothèse et spéculations» selon le groupe Alstom. Certes, l'illégalité pour le versement de commissions à l'étranger ne remonte en France et en Suisse qu'à 2000. Mais l'on parle aussi de blanchiment d'argent. Depuis, un ancien dirigeant a été arrêté et inculpé et plusieurs sites perquisitionnés (AFP, 22.8.2008). Alstom

qui n'aime guère le journalisme d'investigation, quand ça le concerne directement, contre-attaque mi-septembre avec une plainte contre le *Wall Street Journal*. A suivre. (YS)

CHÈRE HELSANA

Le mois passé la coprésidence de comedia appelait à souscrire une assurance maladie chez Helsana dont l'assurance de base était jugée «avantageuse». La baisse sera en effet de 1 à 2 % dans certains cantons, mais cela n'est dû qu'à leur demande de puiser dans les réserves excessives constituées ces dernières années! Helsana voulait des augmentations de 4 % et a contesté cette baisse partielle qui lui est imposée: «Elle est populaire mais absurde d'un point de vue économique» a martelé son porte-parole Rob Hartmanns (26.9.2008, *Le Temps*). Absurde peut-être de notre part de faire une telle pub pour une caisse maladie la plus chère dans les principaux cantons romands et une des plus dures avec les personnes en longue maladie. Mea culpa aussi pour avoir passé outre l'éthique que nous défendons: une séparation claire entre publicité et rédactionnel. (YS/BRn)

ASSURANCE CHÔMAGE (AC)

AC démantelée : assez !

A sa 3^e conférence du 13 septembre, la Commission des personnes au chômage et en fin de droits (CCF) de comedia a notamment permis de découvrir la Fondation pour le travail. Cette entreprise sociale saint-galloise, à la charnière entre économies sociale et marchande, occupe pour une durée indéterminée des chômeuses et chômeurs de longue durée.

Les délégués de la CCF sont consternés par le projet de révision de la Loi sur l'assurance chômage (LACI) élaboré par le Conseil fédéral. La résolution adoptée est téléchargeable sur www.comedia.ch/actuel.

Stéphanie Penher, secrétaire centrale responsable de la CCF

Extrait de la résolution: Cette révision de la LACI qui se prétend «équilibrée» prévoit plus d'un demi-milliard «d'économies» sur les prestations (droit restreint aux allocations par ailleurs réduites), en particulier les jeunes en fin d'apprentissage; prévoit des «recettes» nouvelles de près d'un autre demi-milliard en ponctionnant plus qu'avant les salaires des classes moyennes et populaires sans toucher aux plus hauts salaires; renforce la traque aux migrant-e-s sans papier en obligeant les caisses de chômage à transmettre des données personnelles. La conférence demande notamment à tous les syndicats, partis et organisations progressistes de se préparer à un référendum si la droite impose cette loi au Parlement.

AGENDA

EST VAUDOIS / VALAIS ROMAND

Assemblée d'automne, spéciale AVS et CCT '09
Samedi 25 octobre 2008 à 10 h, Hôtel-Restaurant Belle-Vue au Bouveret.

Inscription (obligatoire pour le repas) jusqu'au 20 octobre 2008 auprès de Bernard Remion. Tél. 021310 06 23, Fax 021210 06 69, bernard.remion@comedia.ch

GENÈVE-NYON

Section industrie graphique et emballage
Soupe syndicale CCT '09. C'est l'heure. Les nouvelles négociations pour le CCT 09 ont commencé le 14 octobre. Ce jour-là, des extra-terrestres mal intentionnés ont tenté de mettre la main sur nos acquis. Histoire de former un bouclier romain solide, nous avons besoin d'être nombreuses et nombreux. Histoire de

prendre des forces de druide, nous aurons besoin d'une potion magique. Venez boire la soupe spéciale CCT '09 le mercredi 22 octobre dès 18 h 30 jusqu'à 22 heures au Café Ger-vaise, bd James-Fazy 4bis, Genève.

Ordre du jour proposé: un bol de soupe, un verre de vin, échange d'infos sur les premières visites d'entreprises et la première séance de négociations, sel, poivre et nappes de rires.

NEUCHÂTEL

Groupe de retraités

Projection de diapositives présentées et commentées par le collègue Marcel Linder: «La France méridionale», mercredi 5 novembre, à 14 h 30, au Cercle National (2^e étage).

Prochaine rencontre: mercredi 3 décembre, déjeuner de fin d'année précédé de l'apéritif. Prière de s'inscrire chez le président, tél. 0327317214. Un loto est prévu. Ne pas oublier les lots!

Rappel: les collègues retraités sont toujours les bienvenus dans le groupement.

Le comité

NYON

Prochaine rencontre du groupe local
Mercredi 5 novembre à 18 h 30 au Restaurant de La Croix Verte, salle du 1^{er} étage
A la carte dès 62 ans!

• Présentation de l'initiative (vote le 30 novembre) par Daniel Süri, responsable de la campagne pour comedia • Discussion sur l'importance de cette initiative dans le système suisse de

Publicité

Prix de journalisme Alstom 2009

ALSTOM

La Fondation «Prix de journalisme ALSTOM» distingue chaque année des journalistes auteurs de travaux exceptionnels sur les thèmes de l'énergie et de transport. Le prix va à des articles de la presse écrite et à des productions des médias électroniques qui traitent de la signification économique, sociale, écologique, technique ou scientifique de l'énergie ainsi que de la production, du transfert et de l'exploitation de l'énergie. Le secteur des transports y est également inclus (application énergétique dans le sens de la technique des transports, des systèmes de transport, etc.).

Les travaux pouvant être pris en considération pour la période d'appréciation en cours doivent avoir paru entre le 1^{er} septembre 2007 et le 31 août 2008 dans un média suisse. La dernière date de remise des travaux est le 21 novembre 2008.

Les travaux déposés sont jugés par un jury indépendant. Doté de CHF 25'000.-, le prix est attribué à un seul ou à plusieurs lauréats.

Participez au concours du Prix de journalisme Alstom!

Plus d'informations: Prix de journalisme Alstom, Brown Boveri Str. 7, 5401 Baden, Tél. 056 205 96 00, info@alstompreis.ch, www.alstompreis.ch

FORMATION OPF

Les informations détaillées ainsi que le formulaire d'inscription pour les cours sont disponibles sur le site de l'OPF www.pbs-opf.ch, rubrique perfectionnement libre.

Renseignements: Claude-Alain Frund, 031390 6613, claud.alain.frund@comedia.ch

Jeudi 6 et vendredi 7 novembre, centre de formation comedia, Lausanne

2008.2.14 Photoshop CS3, trucs et astuces-

Trucs et astuces pour mieux utiliser des fonctions moins courantes de Photoshop CS3.

Animateur: Laurent Pasche

Jeudi 13 et vendredi 14 novembre 2008, centre de formation comedia, Lausanne

2008.2.03 QuarkXPress 7, nouvelles fonctions

Optimiser les réglages – augmenter la productivité – découvrir les subtilités cachées – reprise et exportation de fichiers vers d'autres logiciels – astuces pour gagner en efficacité – reprise de textes formatés – utilisation des bases QuarkXPress.

Animateur: Beat Kipfer

150 – 125 – 10

Quest'anno comedia celebra due, anzi tre compleanni. 150 anni fa i tipografi creavano il loro primo sindacato nazionale. 25 anni dopo è stata la volta dei dipendenti delle librerie. 10 anni fa infine queste due associazioni si sono unite con l'Unione svizzera dei giornalisti e l'Unione svizzera dei litografi per dar vita al sindacato dei media comedia.



Siamo fieri della storia di queste due valorose organizzazioni che ci hanno preceduto. Gli operai dell'industria grafica sindacalizzati sono stati per molti anni l'avanguardia del movimento sindacale svizzero. A fine degli anni 70 hanno imposto la settima-

na di 40 ore riuscendo così a marcare la politica del tempo di lavoro in modo tale che oggi è ancora parametro di riferimento. I sindacati dell'industria grafica sono tra l'altro stati i primi a capire, sempre negli anni '70, la necessità di cercare di rompere in Svizzera il tabù dello sciopero per ottenere dei miglioramenti nelle convenzioni collettive di lavoro (CCL) o almeno per impedire il loro smantellamento. È stato però necessario che il sindacato del libro e della carta e tutti i membri dei sindacati dell'Unione sindacale svizzera (USS) condividessero gli stessi principi e moltiplicassero gli scioperi e gli scontri sociali per diversi anni per arrivare a imporre lo sciopero come ultima difesa a disposizione del lavoratore.

Oggi non è più necessario discutere del «diritto di sciopero», la questione è sapere se abbiamo la capacità di organizzare uno sciopero quando questo è necessario. E se tale diritto figura nella Costituzione è grazie ai sindacalisti impegnati politicamente come ne abbiamo per fortuna sempre avuti tra le nostre fila.

Non si può invece dire che i dipendenti delle librerie della Svizzera tedesca abbiamo fatto parte dell'avanguardia sindacale, eppure nel 1919 hanno negoziato il loro primo CCL che hanno difeso fino ad oggi nonostante il settore sia caratterizzato da microimprese. Altrimenti detto, questi lavoratori sono riusciti in una operazione che si fa ancora attendere in molti sindacati. Le donne hanno di volta in volta svolto un ruolo di primo piano in quello che all'origine era un club esclusivamente maschile. Nel 1985 è stata eletta

per la prima volta una donna alla testa dell'associazione e oggi le donne sono l'80% degli iscritti a comedia nel settore Libri e diffusione dei media. Le libraie dimostrano che anche nel settore dei servizi – dove il lavoro a tempo parziale è molto diffuso – le donne sanno lottare per far valere i propri diritti e difendere i propri interessi.

Certo il nostro sindacato ha anche attraversato ore difficili nel corso della sua lunga storia. L'evoluzione tecnologica degli ultimi 30 anni ha assottigliato l'industria grafica. Le soppressioni in massa degli impieghi hanno indebolito il Sindacato del libro e della carta e l'Unione dei litografi. Ancora oggi, il personale di questo settore teme per il proprio impiego. Nel contempo, il processo di concentrazione innescato a fine anni '90 nel commercio del libro ha avuto importanti ripercussioni sul mercato del lavoro. A buona memoria, sono queste riforme strutturali che hanno portato le organizzazioni fondatrici di comedia a rivedere il loro funzionamento e a scegliere, il 1. gennaio 1999, la fusione.

Il processo di adattamento non è ancora concluso ma già si pensa a nuove alleanze per darci la forza di affrontare e vincere le sfide future, sia che vengano dai nostri settori che dalla politica sociale in generale. Il nostro obiettivo dalla fine del 19° secolo non è cambiato: puntiamo a dei miglioramenti delle condizioni di lavoro e alla democratizzazione dell'economia.

Danièle Lenzin e Roland Kreuzer,
copresidenza

SALUTI DA...



PAUL RECHSTEINER

Presidente dell'Unione sindacale svizzera

Il sindacato dei media comedia non ha solo un'impressionante percorso attraverso le epoche. È un misto tra la crescita delle padronanze professionali dei lavoratori e lo sviluppo precoce della forza dell'azione collettiva che ha costruito il successo dell'organizzazione sindacale del settore. In Svizzera ci sono i tipografi che hanno rivendicato per primi le 40 ore settimanali. Ho vissuto personalmente l'impressionante mobilitazione del 1994 quando i datori di lavoro volevano sopprimere i supplementi per il lavoro notturno. La mobilitazione ha avuto un successo folgorante, specialmente perché i datori di lavoro non l'avevano prevista.

I sindacati sono delle organizzazioni che difendono gli interessi dei salariati e delle salariato. I cambiamenti costanti che il settore conosce – come non si sono visti in alcuna altra parte – spingono anche il sindacato a rimettersi in movimento. Spero e auguro che comedia riesca a tracciare in modo adeguato le linee principali per l'avvenire. In questo senso uno sguardo storico, con i suoi alti e bassi, non può che essere salutare.

Vale la pena lottare!*

Lo sciopero nazionale del 1994 resta per molti, anche in Ticino, un ricordo vivo. In quelle piovose giornate d'inizio novembre vide il culmine un duro confronto che aveva preso avvio già ad inizio anno. Riproponiamo qui di seguito un testo apparso sull'opuscolo "Streik, grève, sciopero", una pubblicazione di comedia che seppe riunire analisi e testimonianze di quel importante avvenimento. Rileggendolo e confrontandolo con le premesse comunicate da Viscom alla vigilia delle trattative per il rinnovo del CCL dell'industria grafica in scadenza il prossimo 31 dicembre, pare che il tempo si sia fermato... (gc)

Nel corso di questo decennio, l'industria grafica ha conosciuto tempi difficili. Numerose ditte sono fallite, i salari e gli utili sono diminuiti e a fine 1993 si registrava una perdita di oltre 10'000 posti di lavoro. Il Sindacato del Libro e della Carta (SLC), l'Unione svizzera litografi (USL) e il Sindacato delle arti grafiche (SAG) sapevano molto bene che sarebbero stati confrontati, al momento delle trattative per un nuovo contratto collettivo (CCL), ad una tale volontà di smantellamento che si sarebbe potuta combattere unicamente con dure azioni sindacali. Christian Trefort, presidente centrale del Sindacato del libro e della carta (SLC) l'aveva predetto: "Se non ci battiamo, è disfatta sicura".

Dichiarazione di guerra

Questi timori trovavano conferma nel gennaio 1994. Già alla prima seduta delle trattative, l'Associazione svizzera delle industrie grafiche (ASIG) imponeva la seguente alternativa: conclusione di un contratto modificato o niente contratto! Il "contratto modificato" preconizzato dall'ASIG si riduceva ad un contratto mantello che non teneva conto né di salari minimi, né di compensazione di rincaro, né di supplementi per lavoro a turni. Quasi tutte le disposizioni normative per la regolamentazione delle condizioni di lavoro non sarebbero più state negoziate tra partner sociali, ma nelle singole aziende e senza partecipazione sindacale!

Le piccole e medie aziende costituiscono il 90% dell'industria grafica. Dato che le loro commissioni aziendali erano troppo deboli per imporre buone condizioni di lavoro, i tre sindacati dell'industria grafica non ritennero di sottomettersi al diktat degli imprenditori. Inoltre, certe rivendicazioni dell'associazione padronale erano contrarie alla Costituzione e ai Diritti dell'uomo. L'SLC, il SAG e l'USL non sono rimasti inattivi di fronte a questa "dichiarazione di guerra dei datori di lavoro" ed esigevano delle garanzie sociali per i loro membri: l'introduzione della settimana di 35 ore sulla base del CCL 88 e l'estensione del raggio d'applicazione.

(continua a pag. XII)

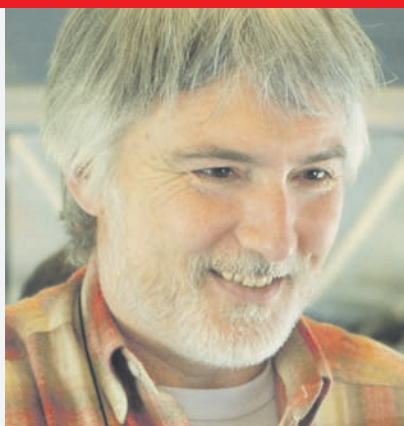
* Articolo tratto dall'opuscolo *Streik, grève, sciopero*.

SALUTI DA...

GIANNI FRIZZO

Coordinatore del comitato di sciopero delle Officine FFS di Bellinzona e presidente della sezione UNIA Bellinzona, Biasca e Moesa

Al di là della sofferenza che ha procurato a numerose famiglie, lo sciopero di 32 giorni con occupazione, alle Officine di Bellinzona, ha sicuramente ridato dignità a autostima a tutte le maestranze. L'area che si respira oggi è decisamente diversa da quella che si respirava prima del 7 marzo 2008. Dopo anni di "frustrazione" dovuta all'incapacità di reagire all'arroganza "manageriale", dove in poco più di dieci anni si sono visti svanire, in modo assurdo, centinaia di posti lavoro e dopo aver subito un graduale peggioramento delle condizioni lavorative (cancellando prestazioni e diritti), finalmente ogni lavoratrice e lavoratore ha potuto prendere tra le mani il proprio destino decidendo quale era la strada che tutti (vertici sindacali compresi)



(photo Markus Forte/ex-press)

bisognava percorrere. Finalmente le scelte venivano, e vengono tuttora, discusse e decise dalle maestranze in assemblea plenaria per poi essere implementate dalla commissione del personale (comitato di sciopero) composto da semplici lavoratori. Un bel esempio di nuova gestione pratica delle problematiche, con la quale si è privilegiato la centralità delle lavoratrici e dei lavoratori rispetto al sistema verticistico conosciuto fino a quel momento. Con questo

sciopero dunque, per la prima volta, si è perforato un muro che sembrava impenetrabile. Un modo d'agire che ha dato forza e fiducia alle maestranze portandole, con dignità, alla difesa ad oltranza dei propri posti di lavoro e alla straordinaria conclusione che la "lotta paga". Con dignità, compattezza, coraggio, solidarietà, rispetto e senso di giustizia, si è dimostrato che è possibile fronteggiare l'arroganza padronale e far ritornare sulle proprie decisioni coloro che fino alle 7 del mattino del 7 marzo 2008 sembravano (o sembrano) esseri inscalfibili.

Permettetemi di concludere con un aforisma (preso in prestito) che dovremmo far nostro senza esitazioni: "Noi non abbiamo la pretesa di tracciare un quadro della società futura, poiché spetta all'azione di tutti gli uomini liberi di crearla e darle forma. Ma ciò che noi sappiamo è che tutte le ingiustizie, di lesa maestà umana, ci troveranno sempre pronti a combatterle."

MICHELINE CALMY-REY

Consigliera federale

I tempi cambiano a grande velocità. I continui mutamenti portano opportunità inedite ed aprono l'orizzonte a nuove possibilità. Ma mettono però anche tutti noi continuamente sotto pressione, e mietono vittime. La movimentata storia di *comedia* – e delle sue organizzazioni precorritrici, ne è un esempio lampante: di continuo, ci sono stati fieri lavoratori che hanno deciso di prendere in mano le redini della situazione e di organizzarsi. Per far valere, in mezzo alle trasformazioni nel mondo del lavoro, il dovuto rispetto nei confronti della professione che esercitavano. E per impedire che, a farne le spese, siano sempre i lavoratori dipendenti.

Poco importa quindi se, a battersi, siano stati i tipografi 150 anni fa, gli impiegati del settore del commercio del libro 125 anni or sono, e più tardi litografi e giornalisti: ognuno di essi si è impegnato ed ha unito le forze, cercando col-



lettivamente nuove vie. Non senza rischi, ma con successo!

Il sindacato *comedia* e i suoi membri affiliati sono confrontati tutti i giorni a nuove sfide, in un contesto lavorativo – quello odierno – molto dinamico: sono chiamati a dedicare grandi cure al

loro solido bagaglio di competenze professionali, attestando nel contempo anche grandissima flessibilità. Inoltre, hanno una notevole responsabilità in veste di partner sociali. Ed anche se tecnologie sempre nuove vengono di continuo ad innestarsi sui settori delle arti grafiche, del commercio del libro e del mondo dell'editoria giornalistica, una cosa è certa: non c'è politica senza intenti chiari, non c'è cambiamento senza coraggio, non c'è società senza solidarietà. E questo, perché siamo forti soltanto insieme. Auguro quindi al sindacato *comedia* per gli anni a venire non solo tanta fortuna: bensì, soprattutto, molta forza e tenacia, così da poter continuare, come sindacato, ad intradare il cambiamento sempre nell'interesse dei lavoratori che rappresenta e difende. E da riuscire, anche in futuro, ad attingere al ricco tesoro dalla sua lunga storia – che dura ormai da 150 anni – intervenendo sempre al momento giusto nel modo più idoneo.

(continua da pag. XI)

L'alleanza potrà sopravvivere?

Le 16 sedute di trattative che si sono tenute fino al 25 ottobre non sono servite che ad inasprire le posizioni. I tre sindacati dell'industria grafica hanno domandato all'ASIG di discutere le loro rivendicazioni, senza successo. A cosa serve un sindacato se non ha più i mezzi per negoziare a favore di lavoratrici e lavoratori? A cosa serve un'associazione di imprenditori senza i sindacati? Il 13 settembre l'SLC, il SAG e l'USL organizzavano una votazione generale per decretare misure di lotta. Benché il 94% dei votanti si pronunciasse a favore di misure di lotta, l'ASIG restava sulle sue posizioni, continuando ad affermare che lavoratrici e lavoratori avevano dettato le loro condizioni alle aziende per decenni e che per gli imprenditori era ora di rifarsi! L'organizzazione padronale, nonostante le numerose azioni di protesta del 28 settembre, non si è mossa di un millimetro dalla sua strategia di smantellamento. Fu chiaro allora che senza lotta non sarebbe cambiato niente. Per questo

motivo le tre delegazioni sindacali decidevano, il 25 ottobre, di rompere le trattative.

La mobilitazione

Il 3 novembre i sindacati lanciavano lo sciopero più importante che l'industria grafica abbia conosciuto dopo il 1923. I punti caldi furono Basilea, Sciaffusa, Zurigo, Zofingen, Lucerna, Friburgo, Ginevra, Ticino e Giura. 7'000 lavoratori scendevano in piazza per testimoniare la loro solidarietà e lottare contro lo smantellamento sociale. Questo sciopero di 24 ore ha avuto le conseguenze seguenti: benché i datori di lavoro fossero stati messi al corrente della situazione una settimana prima della data prevista, 13 quotidiani non uscirono e altri 15 furono stampati in forma molto ridotta. I giornalisti della redazione del *Berner Tagwacht* furono solidali e cessarono il lavoro. Nessuno lavorò all'*Argauer Tagblatt* il 3 novembre. Edipresse non indietreggiava davanti a nessun ostacolo per far arrivare sul mercato il suo prodotto e, dopo aver tentato di for-

zare i blocchi degli scioperanti con una locomotiva, provava a far uscire i giornali clandestinamente. Benché gli imprenditori volessero far credere che i tipografi fossero dei privilegiati, lo sciopero è stato in generale ben accolto dal pubblico. Il SEI, la VPOD, l'Unione PTT e l'SSM hanno testimoniato la loro solidarietà nei confronti degli scioperanti e le manifestazioni di piazza si sono svolte senza il minimo incidente.

Dopo lo sciopero, gli imprenditori si mostravano piuttosto riservati: qualche lavoratore è stato individualmente minacciato di rappresaglia, ma nessuno fu licenziato a causa dello sciopero.

Concludendo

Lo scossone del 3 novembre portò i suoi frutti. Il 5 aprile 1995, dopo la votazione generale, SLC, USL e SAG vedevano finalmente i loro sforzi coronati da successo. Nonostante le concessioni fatte, la lotta non è stata vana. L'industria grafica dispone di nuovo di un contratto collettivo per i prossimi quattro anni.

Chi comanda al tempo, comanda!

Nel 1868 le lotte per l'aumento dei salari e la riduzione del tempo di lavoro - 10 ore al giorno all'epoca - erano al centro delle rivendicazioni del nascente movimento operaio svizzero. I miglioramenti in materia sono sempre stati il risultato di lotte, come nel caso dello sciopero del 1918 e quello dei tipografi ginevrini del 1977. Queste lotte hanno progressivamente permesso di diminuire il tempo di lavoro a 45/50 ore al giorno e a 40 in molti CCL.

Tra il 1850 e il 1870 gli artigiani meglio organizzati, a volte in situazioni di sciopero, chiesero la giornata di 11 ore e poi quella di 10 ore (ottenute verso il 1870 dai tipografi). La legge sulle fabbriche del 1877 fissava il massimo giornaliero a 11 ore. A livello internazionale, dal 1889, la rivendicazione è stata quella delle 8 ore.

rata di un contratto collettivo, non ha più permesso dei miglioramenti così spettacolari. Fu solo nel 1964 che la legislazione sul lavoro iscrisse nella normativa la settimana di 46 ore per l'industria e gli uffici e le 50 ore per gli altri lavoratori.

La lotta dei tipografi per le 40 ore

È partendo da questo periodo di stagnazione che le Organizzazioni progressiste della Svizzera lanciarono nel 1971 un'iniziativa

dalle sezioni di Losanna e Zurigo. E questa lotta ottiene dei formidabili risultati dei quali beneficerà l'insieme del settore a livello svizzero: introduzione delle 40 ore settimanali e integrazione degli ausiliari nel CCL!

Questo sguardo sulla storia dimostra da un lato che la riduzione del tempo di lavoro è possibile senza che l'economia tracolli e dall'altro che molto spesso si raggiunge l'obiettivo dopo una lotta determinata dei lavoratori e delle lavoratrici.



Manifestazione di un Primo Maggio alla fine del 19° secolo a Zurigo. I lavoratori esigevano già allora otto ore di lavoro, otto ore di tempo libero e otto ore di riposo. (foto Gretler's Panoptikum zur Sozialgeschichte, Zurich)

Nel 1905 si lavorava una sessantina di ore settimanali, compreso il sabato. La rivendicazione internazionale del "tre volte otto" (8 ore di lavoro, 8 ore di tempo libero e 8 ore di riposo) fa sognare. I tipografi compositori ottennero per primi la giornata di 8 ore nel 1909.

Sciopero generale e crescita sociale

Nel 1917, nella maggior parte delle imprese si lavora ancora 59 ore a settimana! Si capisce perché una delle rivendicazioni faro dello sciopero generale del 1918 fu di abbassare il tempo di lavoro a 8 ore al giorno. A fine giugno 1919, in seguito allo sciopero generale, le Camere adottarono la revisione di legge sulle fabbriche che portava in un sol colpo da 59 a 48 ore la durata legale del lavoro settimanale nelle fabbriche assoggettate. Il periodo di pace del lavoro che segue, a partire dal 1937 e che impedisce la lotta durante la du-

tiva popolare per l'introduzione della settimana di 40 ore. Questa venne rifiutata in modo netto nel 1976; la Federazione svizzera dei Tipografi (FST) è stato il solo sindacato - con la CRT - a sostenerla. Qualche mese più tardi, due settimane prima dello scadere del Contratto collettivo delle arti grafiche, il primo giugno 1977, un'assemblea riunisce a Ginevra 1200 lavoratori del settore. La linea d'azione dei militanti è chiara: la Pace assoluta del lavoro, che indebolisce la lotta, disunisce e annulla la solidarietà tra i lavoratori deve essere cancellata dal CCL. Le rivendicazioni sono centrate sulla settimana di 40 ore e sull'integrazione degli ausiliari nel contratto collettivo. Dopo un primo rifiuto da parte dei padroni, parte lo sciopero lanciato dalla sezione di Ginevra della FST, senza l'autorizzazione della centrale.

Seguono tre giorni di sospensione del lavoro a Ginevra, sostenuta

ci. Se all'inizio del 20° secolo lavorare 10 ore al giorno, cinque giorni alla settimana, sembrava un'utopia, bisognerebbe oggi proporre una nuova «utopia» come ad esempio la settimana di 30 ore che fra 20 anni ci sembrerà una cosa evidente! Giusto a titolo informativo, va detto che nel 1936 andare in vacanza e continuare a percepire un salario sembrava fantascienza. Oggi è invece indiscutibile!

La lotta da fare oggi è sul tempo imposto, quello che i datori di lavoro esigono sempre più dai propri dipendenti - nelle differenti forme di lavoro su chiamata - nell'essere disponibili e pronti a raggiungere il posto di lavoro secondo i bisogni produttivi anche durante il tempo libero o di riposo...

Myriame Marti e Yves Sancey

Ringraziamenti ad Antonio Fisco, Charly Barone e Claude Reymond

«Il più vecchio sindacato del continente»

Una società di San Gallo è la culla del nostro sindacato. O forse un'altra società di Ginevra. Tutte e due sono state fondate nel 1832. Dopo breve tempo la Società tipografica di Ginevra scompare. Nel 1844 viene fondata una società anche a Berna.

I membri della Berner Typographia si riuniscono ogni sabato in un locale situato nella Metzgergasse. Attorno ad un boccale di birra, giocando a scacchi o a domino, discutono del lavoro e di politica e parlano d'affari. Inoltre hanno creato una biblioteca e cantano in un coro maschile. Il 13 febbraio 1858, i tipografi berneesi pubblicano il primo numero dell'«*Helvetische Typographia*», il loro giornale, che apparirà ogni quindici giorni. Questa pubblicazione rappresenta, da sola, tutto un programma.

Salario minimo di quattro franchi al giorno

Diverse casse malati e società di mutua assistenza della Svizzera romana partecipano alla nascita della storia sindacale e alla costituzione di un contratto collettivo: la Società tipografica di Ginevra viene ricreata nel 1850. Nel corso dello stesso anno, contratta per «una tariffa locale» con i padroni delle tipografie ginevrine. Il contratto prevede salari minimi – quattro franchi al giorno –, un rego-

lamento per le ore straordinarie, dei prezzi precisi per ogni 1'000 caratteri composti e per pagina, come pure le prime disposizioni per l'apprendistato. Un anno più tardi le tipografie losannesi firmano un contratto simile, ancora prima che sia creata la Società tipografica di Losanna.

Assemblea costitutiva a Olten

Il 15 agosto 1858, Berner Typographia, che si è vista rifiutare una rivendicazione per un aumento salariale, invita tutti i tipografi della Svizzera ad una riunione centrale. Ben 73 uomini venuti principalmente dalla Svizzera tedesca si recano a Olten dove sono accolti alle nove di mattina dalla corale dei berneesi al caffè «zum Turm». Al termine di questa riunione, fondano un sindacato. Sembrerebbe il sindacato nazionale più vecchio della Svizzera, o d'Europa! Ma è veramente un sindacato?

Un padrone come presidente

I fondatori dell'Associazione svizzera dei tipografi eleggono infatti un

padrone come primo dirigente dell'assemblea, il proprietario della tipografia Müller di Langenthal. E delle 73 persone presenti al «zum Turm» di Olten 13 sono padroni. La partecipazione dei padroni è calorosamente auspicata nel programma provvisorio di fondazione. I membri dell'Associazione dei tipografi, così costituita, si impegnano a lavorare esclusivamente presso membri affiliati. Tra padroni e dipendenti, «la difesa degli interessi delle due parti, in fedele e leale reciprocità», è un dovere nazionale.

Il programma elenca anche alcuni punti che creano dissenso: esige salari minimi garantiti e prezzi uniformi nella stampa, chiede di regolamentare la formazione ed instaurare tribunali arbitrali. Prevede una cassa di mutua assistenza per i tipografi in disoccupazione e per i lavoratori precari, come pure una cassa per invalidi, vedove e orfani. Tutte le casse malati esistenti devono essere riunite. L'*Helvetische Typographia*, pubblicata dai berneesi, diventa l'organo dell'associazione. Ultimo punto all'ordine del giorno: l'elezione del comitato direttivo. La commissione centrale è composta di quattro tipografi e tre padroni. Il collega Albrecht di Aarau, proprietario di una tipografia, ottiene la maggioranza dei voti, ed è quindi eletto presidente.

Sulla via del sindacato

Con i padroni, le cose non sono sempre facili. Nonostante siano invitati a partecipare attivamente alle sorti del Sindacato – tra loro c'è il presidente e il vicepresidente Haller di Berna – nella maggior parte dei casi essi si distanziano dalla linea adottata dall'Associazione dei tipografi. «Per fare un passo in direzione dei padroni», l'assemblea generale del

La testata del no. 1 dell'*Helvetische Typographia*



SALUTI DA...



(photo Edouard Rieben)

CHRISTINE GOLL

Presidente del sindacato Vpod e consigliera nazionale socialista del Canton Zurigo

Comedia non può essere così vecchia! Mi ricordo ancora di essere diventata membro del nuovo sindacato dei media nonostante che fin dal mio apprendistato, fatto alcuni anni prima, io abbia accordato la mia fiducia alla VPOD. Mi spiego: all'epoca ero membro della sezione dell'Unione svizzera dei giornalisti (USG) alla VPOD. In quell'epoca 1500 membri dell'USG sono stati trasferiti a comedia. Sono rimasta a lungo fedele a comedia anche quando non esercitavo più come attività principale quella giornalistica. Sono tornata alla VPOD perché ho deciso di candidarmi alla presidenza. Il mio attaccamento a comedia è però rimasto forte e si è intensificato negli scorsi mesi. Per quest'anno di giubileo la base del sindacato comedia, della VPOD e del sindacato della comunicazione hanno dato il via libera per concretizzare l'organizzazione della fusione. Ecco perché faccio i migliori auguri per questo giubileo e per il nostro progetto futuro!

1860 elimina nove articoli degli statuti che erano stati votati soltanto nel 1859. Gli articoli eliminati contenevano rivendicazioni sulle ore straordinarie, il lavoro della domenica e gli esami di fine tirocinio. Nonostante queste concessioni, sono soltanto tre i padroni presenti all'assemblea generale del 1861. Nel 1860, i tipografi fanno sciopero a Ginevra ed a Coira. A Ginevra, è annunciata una serrata: in reazione ad una rivendicazione salariale, il proprietario di una tipografia fa giungere da Parigi nove tipografi. Nel 1861 tutte le sezioni sono chiamate dal comitato centrale ad elaborare contratti locali sulle tariffe e presentarli ai loro padroni. Nel 1865 le tipografie di Soletta fanno sciopero per tre settimane allo scopo di ottenere un aumento del salario settimanale da 23 a 25 franchi. Nel 1867 è creato un fondo di sciopero nel

quale ogni membro deve d'ora in poi versare dieci centesimi al mese.

Il padrone-presidente del Sindacato dei tipografi si dimette nel 1861, seguito sei mesi più tardi dal vicepresidente. Infine, i padroni fondano nel 1869 la loro associazione, la Società svizzera delle tipografie.

Gli statuti sono stati in seguito riformulati, grazie al lavoro di un collega zurighese. «Il più vecchio sindacato del continente», per alcuni anni, pensa ancora ad una «riunificazione» con i padroni e respinge nel 1877 una proposta di creare «un'associazione composta esclusivamente da operai». Ma una cosa è certa: l'Associazione dei tipografi non sarà più diretta dai padroni.

Stefan Keller

(Traduzione e adattamento Mario Rizzi)

SALUTI DA...



(photo Daniel Rihs/Pixsil)

SYLVIA EGLI VON MATT

Direttrice del MAZ, scuola svizzera di giornalismo

I miei più sinceri auguri per i 150 anni di comedia che è sei volte più anziana della nostra scuola svizzera di giornalismo MAZ! I sindacalisti di comedia hanno ottenuto molto. Noi invecchieremo insieme, il futuro lo esige. Cercheremo sempre di migliorarci e in questo senso i nostri scopi sono comuni: con una buona formazione, gli attori mediatici possono fare un lavoro professionale di qualità su tutti i fronti, grazie anche a delle buone condizioni di lavoro. Continuiamo a difendere con entusiasmo questo giornalismo di qualità – noi e gli altri responsabili del settore dei media. Il MAZ augura a comedia di avere ancora molta passione, creatività e successo.

CALENDARIO E ORARI SEGRETARIATO

Questo numero speciale ha una foliazione particolare e non viene pubblicato il consueto calendario. Il segretariato di comedia Regione Ticino resta sempre disponibile per qualsiasi informazione.

Orari d'apertura al pubblico del segretariato comedia Regione Ticino:

Lunedì	14.00 – 18.00
Martedì	08.00 – 12.00/14.00 – 17.00
Mercoledì	14.00 – 18.00
Giovedì	14.00 – 18.00

È possibile fissare appuntamenti anche fuori orario e fuori sede. Per tali necessità contattare il segretariato, comedia Regione Ticino, via Canonica 3, 6901 Lugano, Tel. 0919233813, Fax 0919213985, lugano@comedia.ch

Recuperati milioni di franchi

Grazie alla sua combattività, il sindacato comedia ha scritto la storia di parecchi scioperi nel corso degli ultimi anni e alcuni conflitti sociali hanno avuto risonanza in tutto il Paese.

Comedia si batte per gli interessi dei suoi membri. E, se necessario, si serve dello strumento dello sciopero: dalla sua creazione, nel 1998, il sindacato dei media ne ha dato prova svariate volte, pur non avendo causato in prima persona i conflitti sociali, imputabili invece a datori di lavoro particolarmente intransigenti. «Nella gran parte dei casi volevano chiudere aziende e attuare piani sociali», spiega Christoph Wiggenhauser, che ha partecipato a molti di questi conflitti.

Losanna: Presses Centrales

Nel marzo del 2001 il blocco di Presses Centrales di Losanna (PCL) suscitò grande clamore: questo datore di lavoro era infatti uscito dall'associazione padronale con l'obiettivo di deteriorare le condizioni di lavoro. I lavoratori sono però riusciti, con l'aiuto di comedia, ad impedire la pubblicazione di una rivista. Lo sciopero ha fatto scuola, anche perché l'azienda ha chiesto danni ed interessi di fronte al tribunale: da quel momento questo tipo di richieste sono ormai all'ordine del giorno. È inoltre stato il primo caso in cui la giustizia si è sentita in obbligo di verificare la proporzionalità di un conflitto sociale, soprattutto alla luce del fatto che l'articolo costituzionale sullo sciopero non fornisce

ulteriori precisazioni in materia. La procedura dinnanzi ai tribunali è durata sei anni, ed è terminata con una transazione tra le parti.

Zurigo: ARO

Il sindacato comedia ha svolto, senza volerlo, un ruolo di pioniere nel caso della tipografia ARO a Zurigo, di proprietà del gruppo Tamedia. In seguito ad uno sciopero di protesta di un giorno, tenuto nell'agosto del 2003 contro la chiusura dell'azienda senza un corretto piano sociale, Tamedia e Viscom si sono rivolte alla giustizia inoltrando una richiesta per danni, più interessi. I giudici hanno di nuovo dovuto pronunciarsi sul carattere lecito di uno sciopero, una vera e propria assurdità agli occhi del sindacato. Ma non c'è di che stupirsi se, alla fine, l'obbligo di rispettare la pace del lavoro ha prevalso sulla legittima difesa del personale licenziato. Comunque, alla fine anche Tamedia è stata costretta a migliorare il suo piano sociale: e questo è ciò che contava di più.

La polizia disperde gli scioperanti

Alla «Allpack SA» di Reinach, Basilea Campagna (novembre 2003), comedia ha condotto uno sciopero particolarmente duro. Il proprietario dell'azienda d'imballaggio voleva introdurre un grave peggioramento delle

condizioni di lavoro. È scandaloso che la polizia sia intervenuta per disperdere gli scioperanti, addirittura ferendo diversi partecipanti e, come se non bastasse, i poliziotti non sono mai finiti sotto inchiesta perché non è stato possibile riconoscerli! Comunque, lo sciopero ha dato i frutti sperati: il proprietario ha dovuto trattare con comedia e accettare un nuovo contratto.

Due milioni per il piano sociale

Il conflitto scoppiato a fine 2004 presso il produttore di filtri per sigarette «Filtrona» di Crissier, vicino a Losanna, è stato ancora più brutale. La casa madre britannica intendeva chiudere la fabbrica: 800 persone sono scese in strada in segno di solidarietà. Vi sono stati diversi blocchi del lavoro, per una durata complessiva di quasi otto settimane. Durante i negoziati, comedia ha ottenuto due milioni di franchi per un piano sociale e il differimento di sei mesi per i licenziamenti: in altre parole, «il massimo di quanto si poteva strappare».

Vale la pena condurre lotte lunghe

La lista delle chiusure di tipografie in occasione delle quali comedia ha difeso gli interessi del personale è lunga. E Christoph Wiggenhauser non dimenticherà mai il caso più difficile, affrontato nel 2003 alla tipografia Ringier di Winterthur: «Abbiamo lottato per nove mesi per un piano sociale migliore». Alla fine, ne è valsa la pena: al posto dei 2,4 milioni di franchi proposti inizialmente, siamo invece riusciti ad ottenerne 11,4. E se contiamo anche tutti i miglioramenti ottenuti da comedia nei piani sociali, il risultato supera di gran lunga i dieci milioni.

Ralph Hug

(Traduzione Simona Brovelli, adattamento G.C.)

(photo I. Snider)

